

Trois acteurs « possédés » Lambert Wilson, Laurent Malet et Jean-Philippe Ecoffey

Minou Petrowski

Number 134, June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Petrowski, M. (1988). Trois acteurs « possédés » : Lambert Wilson, Laurent Malet et Jean-Philippe Ecoffey. *Séquences*, (134), 33–38.

TROIS ACTEURS «POSSÉDÉS»



Parmi les films en compétition, lors du 38e Festival de Berlin, on retrouvait *Les Possédés* d'Andrzej Wajda, avec, dans les rôles principaux, Jean-Philippe Ecoffey (Pierre Verkhovenski), Lambert Wilson (Nicolas Stavroguine) et Laurent Malet (Kirilov). J'ai rencontré ces trois acteurs. Ils sont arrivés ensemble, ponctuels, dans le grand salon de l'Hôtel Kempiski, à Berlin, un peu sur la défensive. Ils s'attendaient à une table ronde. J'ai préféré des rencontres individuelles, afin de mieux cerner leur pensée sur le métier d'acteur et de connaître leurs rapports personnels avec le metteur en scène Andrzej Wajda.

Minou Petrowski



LAMBERT WILSON

Séquences — *Quand je vous ai croisé dans le hall du Majestic à Cannes, vous partiez pour la Pologne.*

Lambert Wilson — J'allais présenter le film de Peter Greenaway *Le Ventre de l'architecte* et je retourne cette année à Cannes avec le film de Carlos Saura, *Eldorado*. Alors nous allons nous revoir.

— *Nous sommes promis à des rencontres éternelles. Parlons un peu de ce personnage de Nicolas Stavroguine dans Les Possédés.*

— C'est un personnage sublime. Malheureusement ce n'est pas celui que Wajda a décidé de montrer dans *Les Possédés*. Quand on lit le roman, c'est pratiquement le personnage central avec le professeur Stiépane Verkhovenski. Ils ont décidé, c'est-à-dire l'écrivain et scénariste Jean-Claude Carrière et Wajda de montrer Chatov, un personnage sympathique, humain, chaleureux, auquel on peut s'identifier. D'autres metteurs en scène auraient trouvé que Chatov n'est absolument pas intéressant. Moi-même, quand j'ai lu *Les Possédés*, je dois dire que Chatov ne m'a pas marqué. Ils ont choisi ce personnage plutôt que de montrer Stavroguine ou de le montrer d'une façon mystérieuse, énigmatique alors que, dans le livre, Stavroguine est un personnage d'une complexité incroyable et d'une intelligence remarquable. Il est capable d'être espiègle, de jouer. Il y a une scène, par exemple, avec le gouverneur où, subitement, au milieu de la conversation, il lui mord l'oreille. Il fait les choses qui lui passent par la tête. Malheureusement, il n'a pas été montré comme ça dans le film. Dans le scénario original, il ne disait pratiquement rien. On a rajouté beaucoup de textes pendant le tournage. Tel qu'il était montré dans le scénario de Jean-Claude Carrière, c'était vraiment une image qui traversait le film et sur laquelle on projetait des choses. On le prenait pour le Messie que tout le monde attend. Je trouve que c'est un peu décevant parce que, dans le roman, le personnage était extrêmement riche. Wajda n'est pas fasciné comme peut l'être un Zulawski par les personnages diaboliques. Il a préféré choisir quelqu'un de sympathique comme Chatov.

— *Cependant je trouve que Stavroguine est un personnage très dostoïevskien et peut-être le personnage le plus éloigné de Wajda.*

— Dostoïevski était fasciné par Stavroguine. Il lui donne un discours intelligent et le montre dans toute sa complexité: violeur d'enfants, personnage diabolique qui a perdu la notion du bien. Dans le livre, on trouve la confession de Stavroguine dans laquelle le personnage essaie de se racheter. Dostoïevski a de l'amour pour Stavroguine. C'est sublime.

— *Connaissiez-vous l'oeuvre de Dostoïevski avant de tourner dans Les Possédés?*

— Pas vraiment. J'ai toujours trouvé Dostoïevski un peu difficile. J'ai vraiment découvert l'auteur avec ce film-là. On était plongé dans l'oeuvre tous les soirs. Wajda s'est emparé du livre depuis longtemps. Il a monté deux fois la pièce. Il connaissait bien le matériel. Ensuite, il a travaillé avec Jean-Claude Carrière pour épurer au maximum et donner une version dépouillée. On a retravaillé avec Wajda pour retrouver un peu de texte dans la version de Camus. Pour moi, *Les Possédés* a été une découverte formidable, surtout présenté par Wajda. Il est pratiquement une réincarnation de Dostoïevski. Il est obsédé par Dostoïevski, mais il y a une chose qu'il ne partage pas avec lui, c'est la fascination des personnages maléfiques.

— *Je vous vois très bien interprétant Raskolnikov dans Crime et Châtiment.*

— C'est drôle, parce que lorsque je travaillais avec Comencini sur *La Storia*, il n'arrêtait pas de me dire: « Mais tu es Raskolnikov. Il faut absolument que tu joues Dostoïevski. » À ce moment-là, je ne savais pas que j'allais faire *Les Possédés*. Mais je n'ai plus envie de jouer des personnages sombres ou maléfiques. Stavroguine, c'est fini. Je regardais le film et je me disais: « Ma qualité n'est pas dans cet emploi. Les gens pensent que je suis le grand spécialiste des rôles sombres, mais ces rôles-là ne sont pas pour moi. » J'ai tenu à les faire parce que ça m'était plus facile. C'était une période de ma vie où il fallait que j'exprime des choses d'autodestruction. Maintenant c'est fini. Berk! Je ne me supporte pas. Ah! mais vraiment c'est très violent. *Les Possédés*, c'est ça. Je ne peux pas me regarder dans ce film. Heurk!

— *On vous a teint les cheveux?*

— Oui, mais ce n'est pas seulement ça. Wajda m'a demandé — c'est une interprétation un peu particulière de Stavroguine qui est typique de l'esprit de Wajda —, il m'a demandé d'aller au Musée Grévin à Paris. Il m'a dit: « Il faut que tu regardes ces visages parce que Stavroguine doit être comme un masque de cire. » On a fait le maquillage en fonction de ça. Malheureusement, ça ne passe pas toujours dans la lumière. Je n'étais pas tout à fait d'accord. Je voulais en faire un personnage plus séduisant. Dans le livre, il est irrésistible. Tout le monde parle de sa beauté. Pour Wajda, il ne fallait pas que Stavroguine, Pierre, les gens du groupe terroriste aient le moindre charme. Il fallait au contraire les trouver ridicules.

— *Vous me disiez, en 1986, lors de notre première rencontre à Berlin, que vous vouliez être un saint.*

— Je vous disais ça? Je pense toujours qu'il faut être bon. Il faut faire le bien. C'est très important. Peut-être que j'exorcise mes tentations du mal en jouant des rôles maléfiques. J'ai envie surtout de me montrer comme je suis dans la vie. J'ai

l'impression que je ne suis pas quelqu'un de maléfique. Les gens qui me connaissent bien me disent: « Mais pourquoi montres-tu toujours une image sombre de toi. Tu n'es pas comme ça dans la vie. Je suis sûr que les gens t'aimeraient plus. » J'ai envie de faire des comédies. J'ai des projets dans ce sens-là. Je vais faire un film avec mon père, Georges Wilson, lui comme réalisateur, moi comme acteur. J'interpréterai le rôle d'un paysan en 1917. C'est une adaptation du roman de Marcel Aymé, **La Vouivre**. Il s'agit d'un personnage très simple, pur, naïf et qu'on a envie d'aimer. J'ai 29 ans. Je pense que, entre 30 et 40 ans, je vais trouver vraiment mon emploi. Malheureusement, j'ai une étiquette de spécialiste des rôles torturés. Et puis vous me disiez, quand nous nous sommes rencontrés la première fois, que j'avais l'air prétentieux. Les gens ont souvent l'impression que je suis froid et distant. Je pense que je l'étais parce que je voulais me protéger. J'étais très timide, mais j'essaie de corriger cette image.

— **Sur le plateau de tournage est-ce que les comédiens français se tenaient ensemble? Le tournage a-t-il été dur physiquement?**

— C'était dur, parce qu'au début de mars il faisait - 20 à Varsovie. J'arrivais du Costa Rica où je venais de tourner **Eldorado** avec Carlos Saura. Il faisait là-bas 35 degrés de chaleur et nous vivions dans la jungle avec une humidité incroyable. Brusquement l'hiver et je tombe dans la neige. Le changement a été terrible. Je dois ajouter que Wajda n'est pas quelqu'un, malgré mon grand respect pour lui, de chaleureux avec les acteurs. Nous n'avons pas vraiment l'occasion de nous rencontrer. Nous n'avons jamais soupé un soir avec lui. Les acteurs français étaient à l'hôtel et à l'exception de Jerzy Radziwilowicz qui parle très bien français. Nous ne nous côtoyons pas. Toutefois cela a été un événement de passer autant de temps en Pologne. Nous avions des interprètes qui nous ont appris beaucoup de choses. C'étaient des gens très affectueux. Il y a eu une rencontre émotionnelle très forte entre Polonais et Français. C'était dur parce que nous étions à l'hôtel, à l'écart, dans le luxe, alors qu'une nuit d'hôtel coûtait un mois de salaire des techniciens polonais. Enfin c'était disproportionné. Et cela n'est pas toujours facile à vivre. Les films polonais se font avec très peu d'argent. Les gens mangent très mal. Toutefois, nous avions l'impression qu'on était en train de faire quelque chose de très important pour nous. La fièvre nous envahissait, car nous devons être dignes de Dostoïevski et dignes de Wajda. Alors nous travaillions tous les soirs dans les chambres d'hôtel avec Wajda. Je me souviens, j'avais l'impression d'être à nouveau un étudiant et d'avoir une énergie incroyable. Il fallait trouver, à une heure du matin, le texte pour le lendemain. On tapait à la machine et il fallait l'apprendre le matin très tôt. C'était une atmosphère très électrique.

— **En quelle langue vous parlait Wajda?**

— C'était le gros problème. Wajda refuse de parler français. Il le comprend. Il a vécu en France. Il a fait **Danton** en France. Toutefois, il refuse de parler français. L'interprète que nous avions faisait l'effet d'un filtre. À noter: Wajda ne regarde pas l'acteur. Nous n'avons même pas son regard. C'est quelque chose que je lui reproche. Dans une soirée où tout le monde avait un peu bu, subitement, Wajda s'est mis à nous parler directement en anglais. Moi, j'étais sidéré. Il a dit: « Pardonnez-moi, mon anglais est très mauvais. » Enfin, nous avons eu une vraie conversation. Si Wajda avait pu faire le film uniquement avec des acteurs polonais et en polonais, le film aurait été différent. Ce n'est pas possible pour un metteur en scène de ne pas travailler dans sa propre langue. Il n'entendait pas quand les acteurs parlaient faux. Cela veut dire qu'il n'a pas pu corriger aussi bien que quelqu'un qui aurait maîtrisé la langue.

— **Que pensez-vous d'Omar Sharif?**

— C'est un personnage complètement romantique comme il ne s'en fait plus. Il est capable de dépenser un argent fou uniquement pour faire la fête en invitant un groupe de techniciens polonais. Il leur a payé le voyage à Paris et trois jours d'hôtel avec des soirées somptueuses dans les restaurants, simplement parce que ces gens-là ne connaissaient pas Paris et qu'ils n'avaient jamais franchi une frontière. C'était très émouvant.

— **À ce moment précis de votre existence, à un tournant, puisque vous allez laisser les rôles sombres et que vous allez devenir de plus en plus charmant et blond, est-ce que vous vous interrogez sur votre métier d'acteur?**

— Plus ça va, plus c'est difficile. Mes aspirations sont de plus en plus élevées. J'espère faire des progrès. Je me supporte de moins en moins et je prends ça comme un bon signe. L'état d'acteur est pénible. Je préférerais mettre en scène que jouer la comédie. Je trouve que, dans **Les Possédés**, je n'étais pas toujours d'accord avec l'interprétation. Je me dis: « Pourquoi me plier à la vision d'un metteur en scène? Pourquoi être simplement quelqu'un qui dit un texte et qui possède éventuellement un visage? Cela n'est pas satisfaisant, alors qu'au théâtre on est davantage son propre metteur en scène. On est maître du rôle, du rapport avec le public, du déplacement dans l'espace. Au cinéma, on est tellement entre les mains de quelqu'un qu'il peut décider de vous changer complètement. Dans **Les Possédés**, on avait tourné des scènes que Wajda a coupées au montage, particulièrement le suicide de Stavroguine. Je trouve cela très frustrant de supprimer une compréhension majeure du personnage. Quand je fais le point, j'ai peur du hasard des films, même avec les plus grands metteurs en scène.

Fiodor Dostoïevski





LAURENT MALET

Séquences — Laurent Malet, ce rôle de Kirilov, bien que secondaire, est un rôle très fort. Comment l'avez-vous abordé?

Laurent Malet — Je crois que Wajda donne aux comédiens qui l'entourent le sentiment qu'ils sont en train de faire un film important. De plus, grâce à une foule d'informations contenues dans le roman, Wajda m'avait parlé des mécanismes de la peur qui animent le personnage de Kirilov. Il m'avait rappelé une gravure vue dans un musée de France et représentant un personnage qui avait perdu la tête, c'est-à-dire qu'il était caché sous sa veste et la terreur que lui inspirait la situation lui avait fait perdre la tête. Bien sûr, c'était une image symbolique, mais c'est ainsi que nous avons commencé la dernière scène du suicide de Kirilov avec un homme sans tête. À partir de là, j'ai relu le roman de Dostoïevski. Les personnages de ce roman existent à travers leurs dialogues. Kirilov est un personnage qui développe tout le temps son idéologie et il est actif à travers la parole. J'ai essayé de suivre une mobilité du visage, une rapidité de diction et, comment dire? une gestuelle très marquée, beaucoup plus théâtralisée qu'on pourrait le faire sur des personnages ordinaires.

— Vous avez l'air fiévreux, fébrile, agité par un feu intérieur. Je connais votre parcours cinématographique et pourtant c'est à travers Kirilov que je vous découvre. Qu'est-ce que ce film vous a apporté?

— Je dois dire que cette année a été pour moi très importante, parce que j'ai fait deux films: le premier **Charlie Dingo** dans lequel j'avais un rôle de séminariste; j'ai ensuite joué au théâtre avec Patrice Chéreau dans une pièce intitulée: **Dans la solitude des champs de coton**. C'est une pièce à deux personnages avec un texte considérable. Ensuite, je me suis lancé dans cette aventure des **Possédés**. J'ai 32 ans. J'avais envie d'aller plus loin et d'interpréter des rôles qui basculent dans un âge adulte. C'est vrai que la rencontre avec Wajda est un point de repère important pour n'importe quel acteur.

— Vous avez un frère jumeau, Pierre, qui est aussi comédien. Est-ce que cela vient de votre famille ce goût du jeu?

— Ma mère était la femme d'un scénariste et metteur en scène. Enfant, j'ai vu circuler beaucoup de gens du monde du cinéma, mais mon parcours je l'ai fait seul et indépendamment de ma famille.

— Où êtes-vous né?

— Dans le sud ouest de la France. J'ai été élevé en Provence. Ensuite, je suis monté à Paris pour mes études. J'ai toujours eu envie d'être acteur. J'ai l'impression de correspondre à une idée que j'ai du travail de l'acteur: jouer au théâtre, remplir des rôles différents au cinéma, avoir des rencontres importantes qui vous transforment et vous enrichissent. J'ai travaillé avec Losey, Chabrol, Fassbinder, Mocky, Lelouch, Comencini, Demy. Ce sont des gens qui sont des auteurs ayant tous des points de vue différents. Toutes ces rencontres m'ont fabriqué et m'ont permis de trouver ma raison d'être, ma raison de vivre, c'est-à-dire le désir de jouer, de créer un personnage, de devenir metteur en scène, de rendre un texte. Mon investissement est le même quand je me glisse dans un personnage. La seule vraie liberté d'un acteur, c'est de pouvoir finalement dire non. C'est le seul luxe que j'ai pu avoir.

— Que pensez-vous du personnage de Kirilov?

— C'est un personnage marquant, parce qu'il est très ramassé. Son parcours se développe complètement et sa chute est très spectaculaire. C'est un épileptique et un illuminé. Il respire la bonté et s'identifie à l'idée de Dieu. Il possède la fièvre des personnages de Dostoïevski. C'est pourquoi il est fascinant à jouer et que j'ai accepté ce rôle même s'il est secondaire. Indéniablement, il a le pouvoir d'attraction sur les autres. Stavroguine, Verkhovenski et Chatov passent par Kirilov et Kirilov est le seul qui va au bout de sa démarche.

— Combien de temps a duré le tournage?

— Treize semaines en tout. J'ai tourné dix jours en continuité en dehors d'une première visite que j'avais faite trois semaines auparavant. C'est difficile pour la concentration. Wajda est quelqu'un qui demande à ses acteurs le maximum pour sortir de soi afin d'arriver à un jeu plus expressionniste, plus extériorisé que celui dont on a l'habitude en Europe. En France, on joue l'impassibilité, sur le non-dit, sur l'économie. C'est vrai que la rencontre avec des gens comme Wajda, Fassbinder ou Losey a créé chaque fois un état de choc. J'avais besoin de leur prouver qu'ils avaient eu raison de me faire confiance. Le personnage de Kirilov m'a fasciné parce qu'il développe de très belles idées sur le bonheur quand il dit: « Les hommes sont malheureux parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont heureux; il suffirait de savoir qu'on est heureux pour le devenir. » C'est une idée simple et limpide, mais combien vraie. Kirilov aime la vie. Il aime les enfants. Il cultive son corps. Il fait des exercices. La vie existe pour lui et c'est la mort qui n'existe pas. Il est possédé mais aussi inspiré. Son idéologie est positive, même s'il se suicide, le suicide étant pour lui un acte politique et libre, car il a peur de la mort et il a peur de souffrir. C'est passionnant de jouer un tel personnage.

— Comment vous situez-vous dans la réalité de tous les jours? Avez-vous peur de la vie? de la mort?

J'ai été assez porté sur ce tournage. J'ai côtoyé la mort de très près ces derniers temps. J'ai perdu ma mère dans des conditions dramatiques et j'ai pu décharger, à travers Kirilov, beaucoup d'émotion que j'avais emmagasinée. Ma vie a repris un équilibre

puisque je viens d'avoir un enfant. Je suis papa d'un petit garçon. La vie continue. C'est une page nouvelle qui se tourne et j'essaie de trouver un équilibre dans ma vie d'homme. C'est comme une nouvelle naissance.

— **Travailler avec Wajda vous a-t-il permis de regarder la vie autrement?**

— Wajda est un homme qui rassemble à lui tout seul trente ans de création artistique au théâtre et au cinéma. C'est un homme qui a une capacité de synthèse et un regard d'une globalité phénoménale sur son travail. Le travail qu'il a fait sur Dostoïevski est exemplaire parce qu'il a déjà monté la pièce au théâtre. Il la connaît comme un frère. Travailler avec des gens qui ont une telle détermination, ça ouvre les yeux sur la conviction, sur l'engagement de chacun. C'est difficile d'arriver à réussir un personnage court, parce qu'on a très peu de temps pour s'imposer et s'inscrire dans la mémoire des spectateurs. Il faut toucher juste chaque fois. Kirilov a cinq scènes. J'ai essayé, chaque fois, d'aller au maximum. La scène finale, pour moi, est un grand moment de comédien. Je suis rarement content de ce que je fais, mais là, nous nous sommes retrouvés, Jean-Philippe Ecoffey, Wajda et moi, dans un état d'euphorie et d'excitation extrême. Nous redoutions cette scène de dix minutes archiconnue où un homme va se tirer une balle dans la tête. Ce n'est pas une scène quotidienne, mais une scène qui va à l'extrême des capacités de résistance d'un individu. Un homme confronté à sa propre mort, c'était formidablement impressionnant et stimulant. Nous nous sommes permis des choses extraordinaires, Jean-Philippe Ecoffey et moi avec l'autorisation de Wajda. Par exemple, un jeu vocal des tessitures que je donne parfois. La voix se casse, descend, remonte. Ce jeu de l'ordre du théâtre est très intéressant à fournir.

— **Aimez-vous ce film de Wajda?**

— Je l'aime beaucoup. Je trouve qu'il y a des moments de fulgurance étonnante. En ce qui me concerne, j'ai l'impression d'avoir été au bout de ce que je voulais.

JEAN-PHILIPPE ECOFFEY

Séquences — Jean-Philippe Ecoffey, d'où venez-vous?

Jean-Philippe Ecoffey — Je suis Lausannois et j'habite Paris depuis quatre ans.

— **Quel a été votre premier film?**

— **No Man's Land** d'Alain Tanner. J'étais encore à l'école des comédiens.

— **Pourquoi vouliez-vous devenir acteur?**

— J'ai une passion pour la littérature. J'ai lu des milliers de livres. Ma mère a toujours refusé que nous ayons la télévision à la maison. Elle voulait absolument que nous nous occupions de choses plus élevées. J'ai trouvé dans la littérature un peu d'aventure. Du coup, je voulais écrire, en passant par le journalisme. J'ai fait l'école de journalisme à l'Université de Lausanne, mais cela n'était pas suffisant. La véritable aventure est venue à travers le métier de comédien en passant par la littérature.

— **Comment Wajda vous a-t-il approché pour *Les Possédés*?**

— Wajda avait vu une série noire, **Piège à flic**, que j'avais faite avec Dominique Othenin-Girard, une amie d'enfance. Wajda avait demandé à Marie-Christine Lafosse de faire le casting français pour **Les Possédés**. Toutefois, il y avait un malentendu. Marie-Christine Lafosse voulait Jean-Hugues Anglade pour le rôle de Kirilov. Or, Jean-Hugues Anglade aurait accepté de faire le film si on lui avait promis le rôle de Verkhovenski. J'ai fait des essais avec Jean-Hugues, lui dans Stavroguine et moi dans Verkhovenski, pour la scène sur le pont.

— **Vous avez un physique proche du Polonais et vous jouez d'une manière un peu hystérique, le corps un peu courbé. C'est toute une composition.**

— Au début, j'ai été choqué par le rôle quand j'ai lu le script. Le personnage m'a paru un tel salopard que je n'avais pas envie vraiment de le défendre. J'ai eu comme un cas de conscience. Puis je me suis dit: « Je vais le faire et je vais le montrer aussi dégueulasse, aussi salopard que je peux, afin de mieux le condamner. » J'ai essayé de trouver une métaphore anormale et en passant par le singe, je suis arrivé au chien. Je ne sais pas si c'est lisible dans le film, mais ça aide l'imaginaire. J'ai pensé que c'était un chien qui aboyait sans cesse. Puis, j'ai travaillé le rôle sur le physique en lui donnant ce côté complètement à l'arraché. J'avais le souvenir, dans Eisenstein, de Lénine qui parle aux ouvriers et subitement prend sa chapka et la jette par terre. J'ai trouvé ce geste tellement expressif que je me suis servi d'Eisenstein comme source d'inspiration. De plus, Wajda, quand il vous regarde, est très expressif: il fait des grimaces, il écarquille les yeux. Moi, en face d'un metteur en scène, j'ai un réflexe de mimétisme. Cela dépeint sur moi. Je savais, en arrivant à Varsovie, que ce personnage serait une composition et que je n'allais pas faire de l'Actor's studio, ni du minimal français, ni du naturalisme américain. Je tenais à retrouver la veine expressionniste de l'époque, quand on regarde les films d'Eisenstein aujourd'hui. La première fois que



je me suis vu, j'ai été choqué par ma prestation. Je me suis dit: « Eh ben! mon pote, la prochaine fois, tu en feras moins. C'est vraiment un peu trop. » Mais, à la deuxième lecture, je me suis dit que c'est possible.

— **Qu'avez-vous retenu de ce tournage? Vous êtes au centre de l'action. Vous êtes vraiment le personnage principal.**

— Je crois que ce rôle m'a appris à prendre de vrais risques. J'ai gagné en liberté de jeu, sur les expressions, sur la méthode de préparation. Je me disais que ce personnage de Verkhovenski me rendra dingue. Je craignais même que ce personnage m'affecte dans mes relations sociales et qu'il déteigne sur moi dans les bars, le soir. Heureusement, au bout de deux semaines, j'étais complètement détaché du personnage. La distanciation brechtienne s'avérait totalement possible. Je savais que je jouais quelqu'un que je connaissais de mieux en mieux.

— **Vous pouvez donc jouer le dernier des salauds.**

— J'ai compris que si je faisais bien mon métier, je n'aurais pas de cas de conscience. On est toujours surpris de constater ce qu'on a pu sortir de soi. On arrive à se demander: « Eh bien, dis donc, tu as ça en toi. Alors tu aurais intérêt à te racheter. »

— **Décidément, vous allez devenir un saint. Vous êtes tous marqués par Dostoïevski.**

— C'est vrai qu'on ne sort pas indemne d'un tel tournage. Les dialogues ne sont pas dans le style: « Passe-moi le beurre. » Un texte de Dostoïevski vous fait réfléchir par rapport à votre idée de Dieu. Les questions métaphysiques, vous vous les posez, si vous ne l'avez pas déjà fait. Cette recherche que Dostoïevski a faite sur lui-même et sur l'humanité, vous commencez à vouloir la faire vous-même. Alors c'est très intéressant. Si vous avez la curiosité de remarquer, la vraie question posée se rattache à la nationalité de Wajda. La phrase clef tient dans la réplique de Chatov à Stavroguine: « Je croirai en Dieu. » Cette volonté de croire, c'est formidable. Moi, je vis avec ça maintenant. J'ai fait mienne cette phrase: « Je croirai en Dieu. » Je trouve ça très beau. De plus, en voyant les églises pleines à craquer, en Pologne, je découvrais que le message chrétien est un message de liberté pour cette population. Wajda aussi a la foi. Je pense qu'il assumerait pleinement la phrase de Chatov: « Je croirai en Dieu », dans la mesure où elle comporte un humanisme au-delà du totalitarisme.

— **Vous avez grandi avec ce film?**

— Je suis devenu plus sage. J'ai grandi comme être humain mais surtout comme comédien. Je crois que c'est formidable de pouvoir lier les deux.

Andrzej Wajda durant le tournage des **Possédés**

